

Le boire et le manger Ce qui était peu prisé en Bretagne bretonnante

Ces quelques notes sans prétention ne sont qu'une invite à une courte visite dans ce champ mal connu, et d'une grande richesse : la culture matérielle de la Bretagne bretonnante. Dans un premier temps, j'avais envisagé d'utiliser les textes littéraires, en particulier ceux des XVI^e-XVII^e siècles, mais l'abondance de la matière m'a incité à ne conserver qu'une petite partie des matériaux amassés et à traiter des aliments qui étaient peu prisés par les bretonnants.

Les interdits alimentaires

On peut énumérer les composants de l'alimentation d'une population donnée, mais il est tout aussi intéressant de relever la liste des mets qui n'apparaissent pas dans les menus. En effet, s'il est facile de comprendre, par exemple, pourquoi certains fruits, comme les bananes, ne faisaient pas partie de l'alimentation des populations bretonnes, il est plus difficile d'expliquer leur dégoût pour les champignons, les escargots, etc., pourtant si communs dans les campagnes. Il existait – et existe encore – des interdits alimentaires, ou peut-être faut-il plutôt parler d'habitudes alimentaires.

Les champignons

Alors que le vocabulaire breton est d'une grande richesse pour les plantes, l'ensemble des champignons, sans distinction, est désigné par un seul terme général (1) qui varie selon les régions mais qui contient le mot «crapaud». On trouve ainsi *tok-touseg* (ou *boned-touseg*, *kabell-touseg*) «chapeau de crapeau», *boued-touseg* «nourriture de crapeau», *skabell-touseg* «tabouret de crapaud» (probablement confusion de *kabell* «chapeau»

(1) Voir mon article en breton *Kebell-touseg* dans *Hor Yezh* n° 46, 1965, p. 26-31.

et *skabell* «escabeau»). J'ai entendu dans la région de Scaër le terme méprisant *boued an diaoul* «nourriture du diable». Le gallois n'est pas beaucoup plus riche. On trouve comme en breton «nourriture de crapaud» (*bwyd llyfant*), et autres termes péjoratifs comme «fromage de crapaud» (*caws llyffant*), etc.

Enfant, j'avais appris qu'il fallait écraser d'un coup de sabot les champignons que je pouvais rencontrer. L.-F. Sauvé rapporte, pour la Basse-Bretagne : «Le venin de la terre, quand il s'accumule sur un point, donne naissance à des champignons... Les champignons croissent toujours auprès de la demeure des crapauds... Quand le crapaud veut prendre le frais, c'est sous un champignon qu'il s'abrite.» (2). Cette dernière croyance est également mentionnée pour la Haute-Bretagne par Sébillot : «Sous les gros potirons [autre nom des champignons] se trouvent en général de gros crapauds». (3) La croyance qui veut que les champignons soient des espèces de «furoncles» de la terre, éruptions d'une nuit, se retrouve dans une chanson recueillie par Luzel : *En eun nozwès (...) me ho gwelis diwoanet (...) 'vel scabello touseged, diwan dre gorrupzion* «En une nuit (...) je les vis pousser (...) comme des champignons, qui germent de la pourriture» (Luzel, *Soniou*, 2, 188-189).

Le champignon est donc associé, en breton, au nom du crapaud, animal repoussant dans la littérature populaire. L'avarice est représentée par le crapaud, qui, dit-on, n'ose manger plein son ventre de terre, de crainte qu'elle ne vienne à lui manquer (4). Aussi pour traiter quelqu'un d'avare on peut dire : *Staget é doh en treu èl en toseg doh en doar* «Il est collé à ses biens comme le crapaud à la terre» (5), ou encore qu'il est *euz a wenn ann tousog hen euz aoun na vankfe douar d'ezhan da zibri* «de la race du crapaud qui craint qu'à manger la terre ne lui manque» (6). Un corbeau revenant au nid après avoir attrapé un crapaud, est interrogé : «est-il gras ?» Ce à quoi il répond «il est tout de suif, tout de suif !» (7). Signalons une curieuse croyance : *Da noz Nedeleg ne gousk ken / Met an touseg ha mab an den* «la nuit de Noël nul ne dort, hormis le crapaud et le fils de l'homme» (8). Il ne faut pas oublier non plus que le crapaud apparaît dans les descriptions de l'enfer. Dans un poème écrit en breton en 1519, on parle de la mort du corps : «ton réduit sera parmi les vers, sourds et cra-

(2) E. ROLLAND, *Flore populaire*, t. XI, p. 132.

(3) SÉBILLOT, *Coutumes*, cité par E. Rolland

(4) SAUVÉ, *Lavarou koz*, 1878, p. 51, n° 325 note 1.

(5) P. LE GOFF, *Proverbes...*, Vannes, 1912, p. 58, n° 75.

(6) SAUVÉ, *Lavarou...*, n° 325.

(7) *Ibid.*, p. 142.

(8) SAUVÉ, *Lavarou...*, n° 896, et aussi *Mélusine*, t. XI col. 281 et *Komzou tud va bro*, Plouvien, 1994, p. 146.

pauls tes copains. Ta langue et tes lèvres, yeux et poignets, et les poings, sourds indolents, crapauds les mangeront pendant ce temps, et ils pisseront froidement, certes, dans ta bouche» (9). Voir encore la *Passion*, en langue bretonne, imprimée à Paris en 1530, où Lazare explique qu'en enfer les orgueilleux côtoient des crapauds et des serpents (10), et que les gourmands sont nourris de crapauds, de salamandres et de reptiles hideux (11). Judas dans son désespoir dit abandonner ses entrailles aux mille crapauds du lieu (12). Dans les sculptures anciennes, comme celle de l'église de Saint-Sauveur, à Dinan, on trouve l'image de la femme nue, punie pour sa luxure, dont les seins sont mordus par des serpents et dont le sexe est dévoré par un crapaud (13). On comprend mieux que ces animaux aient été martyrisés, par exemple dans le jeu dit *kas an touseg d'ar skol* «envoyer le crapaud à l'école» qui consistait à lancer un crapaud contre un mur ou une porte de grange au moyen d'un bâton servant de fronde (14).

Revenons aux chapeaux de crapaud, à ces champignons, pour signaler qu'il y a cependant quelques très rares espèces qui ont reçu un nom spécifique en breton (15). C'est le cas de l'amadou dit *tont*, utilisé comme mèche dans les briquets, de la morille dite *morukl*, et surtout de la «vesse-de-loup» dite en breton *vi-douar* «œuf de la terre», *bramm-touseg* «pet de crapaud», *kalon touseg* «cœur de crapaud», *pufurig-an-douar*, *fluterig-an-douar* «pet de la terre», *kaoc'h-bleiz* «fiente de loup» (16). Rappelons que le nom latin «lycoperdon» signifie «pet, vessie de loup», le loup étant classé parmi les animaux «vesseurs», avec le tigre et l'âne.

Je ne connais pas de nom breton, mais il en existe certainement un, pour le *Phallus vulgaris*, dont le nom est suffisamment évocateur, et qui, arrivé à maturité, a une odeur infecte qui le fait découvrir de très loin. J'ai plusieurs fois entendu dire en breton dans ce cas *c'hweez an naer zo amañ*

(9) *Da muz entre'n buzuc (...)* / *Sourdet ha Touçeguet*, *vezo cret da quet par.* / *Da Teaut, ha da dyou gueux (...)* / *Daou lagat, ha goudornn (...)* *hac arzornou* : / *A debro gourit sourdet, Touçeguet entre daou* : / *Ha stautet araint yen, á certen ez guenou.* Voir *Mirouer de la mort*, éd. É. Ernault, 1914, v. 309-314.

(10) *Touçeguet, serpentet* J 11a.

(11) *A touçeguet, a sourdet (...)* / *A pufvet vil* J 13a.

(12) *Da mil touceç an re heccaf* J 98b.

(13) Voir Gw. LE MENN, *La femme au sein d'or*, Skol-Dastum, 1985, p. 106.

(14) J. GROS, *Dict.*, 1970, p. 475.

(15) L'Institut culturel de Bretagne (Skol-Uhel ar Vro) a édité une plaquette *Kebell-touseg...* (1993), étude sur les noms bretons des champignons qui propose un certain nombre de néologismes pour répondre aux besoins de la langue moderne. Dans le texte donné à la fin de l'article se trouve les termes de *mouzeron* et *morilhez* qui sont des emprunts au français.

(16) «Quand on en voit un pied on dit : le loup a passé par ici», recueilli à Guingamp (E. ROLLAND, *Flore pop.*, t. 2, p. 167).

«il y a par ici une odeur de serpent». Daniel Giraudon, pour le Trégor, écrit : «on prétend encore que les couleuvres dégagent une mauvaise odeur lorsqu'elles couvent : «*Amañ zo un naer o c'horriñ*» dit-on, lorsque l'on sent ce relent particulier. On ajoute que sur l'œuf couvé, se développe un champignon qui exhale la même puanteur, perçue à plusieurs mètres de distance» (17). Le rapporteur de cette croyance ne nomme pas le champignon, mais il s'agit très probablement du *Phallus*.

En 1906, on pouvait lire dans le *Fureteur breton* «Aujourd'hui, combien encore oseraient manger des champignons ?» (18). Et je pense, que de nos jours, si l'on écarte les champignons de Paris livrés en boîtes, il doit toujours être rare de trouver ces végétaux dans le menu des fermes.

Pourquoi ne mangeait-on pas de champignons en Bretagne et dans d'autres pays d'Europe du nord ? Il y a plusieurs années j'avais écrit un article en breton (19) où je mentionnais l'hypothèse d'un américain Robert Graves pour qui les champignons auraient fait l'objet d'un tabou religieux, afin d'éviter que ne soient mangées, par le peuple, certaines espèces hallucinogènes utilisées dans telle ou telle pratique religieuse.

Les escargots

La langue bretonne utilise un terme général pour les limaces et les escargots : *melc'houed*, les escargots étant considérés comme des limaces à coquille : *melc'houed krogennek*. Je ne sais pas pourquoi les Bretons ne mangent pas ces gastropodes, d'autant plus que la vertu de la bave de ces mollusques semble bien connue pour différentes maladies dont la coqueluche. Un des noms bretons de la limace est *buoc'h-lard* «la vache grasse», le mollusque ayant des cornes, et l'un des jeux enfantins était de faire sortir les cornes de cet animal en lui récitant diverses formulettes où on menace généralement l'animal de sévices ou de mort s'il ne montre pas ses cornes. Sur l'absence d'escargots dans l'alimentation paysanne et les différentes croyances concernant ces animaux, on lira avec intérêt l'étude de Ch. Le Gall (20) dans les *Cahiers de l'Iroise*.

(17) D. GIRAUDON, «Le serpent en Trégor. Croyances et superstitions», dans les *Mém. de la Soc. d'Émul. des Côtes-d'Armor*, t.119, 1990, p. 80.

(18) Communication non signée, dans *Le Fureteur breton*, t. II, n°8, déc. 1906-janvier 1907, p. 80.

(19) *Kebell-touseg ha baradoz*, article en breton paru dans *Ar Bed Keltiek*, 1966, n.88, p. 104-106 et inspiré par *Je suis allé au paradis*, de Robert GRAVES, *Planète*, n. 7, 1962, p. 55-63.

(20) Ch. LE GALL, «Existe-t-il un folklore de l'escargot ?», dans les *Cahiers de l'Iroise*, 1957, p. 45-52.

Les grenouilles

La langue bretonne différencie *glesker* la «grenouille» de *rann* la «rainette», animal plus petit et de couleur vert pré. À ma connaissance, les Bretons, au moins ceux de Basse-Bretagne, n'ont jamais mangé de «grenouilles». Ils sont là proches des Britanniques qui, avec mépris, désignent les Français de «mangeurs de grenouilles» (*frog-eater* ou simplement *frog*), ce qui prouverait que les Bretons ne sont pas des Français !

Le fromage

Le lait a été, sans aucun doute, l'une des bases de l'alimentation bretonne, que ce soit le lait doux *laezh livrizh*, le petit lait *laezh-glas*, le lait caillé *laezh-kaoulet* ou *laezh-tro*, le babeurre *laezh-ribod*, etc., sans parler du *laezh-uzen*, le premier lait d'une vache qui a vêlé, particulièrement riche, dont on faisait un gâteau.

Il est étonnant que les Bretons n'aient pas su faire de fromage. Tout porte à croire que l'aspect «moisi» a déplu, le fromage étant dit en breton, par dérision, *amann brein* «du beurre pourri» (21). L'odeur a pu également jouer. Ne dit-on pas dans le français de Brest, *chibichou*, sorte de fromage, pour désigner la crasse odorante qui a demeuré entre les doigts de pieds ! On peut ici rappeler qu'on utilise, en français populaire, le terme «boîte à fromage» pour désigner une chaussure (22).

Autre hypothèse : les Bretons auraient naturellement conservé leur lait en faisant du beurre salé, alors que dans les régions extérieures à la Bretagne, la taxe sur le sel aurait fait préférer un autre genre de conservation, le fromage. Cette explication est possible mais ne doit pas être la seule. Quoiqu'il en soit, il est certain que le beurre remplaçait le fromage. En 1648, les prisonniers espagnols à Landerneau reçoivent du beurre au lieu et place du fromage prévu par le roi (23).

Certes aujourd'hui, et semble-t-il depuis le début du siècle, le fromage, principalement le camembert et autres pâtes semblables, est connu dans les campagnes (24), probablement à cause des habitudes acquises par les hommes à l'armée et à la marine. Le terme utilisé en breton est parfois *fromaj*, parfois *fourmaj*. Ce dernier mot cependant, *fourmaj*, désigne généralement le *fourmaj-kig*, le «pâté», le pâté de viande, plutôt que le *fourmaj*-

(21) «Les Bretons (...) ont horreur du fromage, qu'ils nomment *amann brein*, beurre pourri», Kerdanet, éd. d'Albert LE GRAND, p. 661 c.2. Voir P. POURKÈS, dans *Le Fureteur breton*, t. I, n° 6, août-sept. 1906, p. 188.

(22) Voir G. ESNAULT, *Métaphores occidentales*, 1928, p. 155.

(23) Voir A. CROIX, *La Bretagne...*, 1981, t. 2, p. 830.

(24) Voir *Le Fureteur breton*, t. II, n° 8, déc. 1906-janvier 1907, p. 80.

laezh «le fromage de lait». Ces mots *fourmaj*, *fromaj* étant dérivés du français «forme, fourme» récipient où l'on coulait soit du lait, soit du pâté.

La viande de cheval

Les bretonnants montrent de la répugnance, ainsi que d'autres populations, pour la viande de cheval. En 1906 on peut lire : «Pendant la guerre de 1870, alors que les fils de bourgeois accueillirent, sans aucun dégoût, les premières distributions de viande de cheval, on vit pas mal de fils de paysans la jeter au ruisseau : *Ec'h ! kig marc'h !* "Pouah ! de la viande de cheval !" (25)».

De nos jours encore, les boucheries chevalines sont peu nombreuses et localisées essentiellement dans les villes. Je suis persuadé que nombreux sont les Bretons qui n'ont jamais goûté de viande de cheval. Faut-il leur dire qu'«aujourd'hui, les salaisonniers utilisent souvent des boyaux de cheval comme enveloppes de l'andouille parce qu'il sont plus réguliers...» (26).

Cette aversion pour la viande de cheval est-elle liée à un ancien tabou issu du culte d'Epona ? Il faut remarquer que la viande de cheval n'est pas consommée dans de nombreux pays, de même que la viande de chien, cependant prisée dans certains pays d'Asie. On pourrait également parler des serpents, des chenilles, etc.

Les aliments peu appréciés

Les nouilles

Les nouilles n'ont été connues que tardivement dans les campagnes de Basse-Bretagne. Elles ont été comparées à des vers de terre blancs, des lombrics creux, percés, évidés : *buzhug kleuz*. Mon père m'a plusieurs fois parlé de la soupe aux nouilles *soubenn* (ar) *buzhug kleuz* qu'il ne semblait guère apprécier. Il est intéressant de rappeler que cette image peu plaisante de lombrics, de vers rampants dans un potage rappelle simplement le sens premier de vermicelle, mot dérivé de vers !

Les «fruits de mer»

Lorsqu'après la dernière guerre, les repas de mariage se sont faits de plus en plus dans les restaurants, le centre de la Bretagne a découvert les «fruits de mer». Si ceux-ci étaient connus sur les côtes, il faut dire que la

(25) Communication non signée dans *Le Fureteur breton*, t. II, n° 8, décembre 1906 - janvier 1907, p. 80.

(26) P. HERVÉ, *Boued...*, 1994, p. 22.

grande majorité du monde paysan s'est trouvée devant des plats bien étranges – qui souvent repartaient à la cuisine sans pratiquement avoir été entamés. Et je me souviens de ces regards inquiets et curieux me regardant prendre ces espèces d'escargots noirâtres, les bigorneaux, d'où avec peine, à l'aide d'une aiguille, j'extrayais une espèce de ver, de couleur douteuse, où encore lorsque je mangeais ces chairs blanchâtres que l'on trouve dans ces grosses araignées, les crustacés, qu'il fallait briser et dont une substance jaune-verdâtre dégoulinait, ce que l'on appelle, à juste titre, en breton *foer-krank*, c'est-à-dire la «foire du crabe», mot à rapprocher de foireux, matière que l'on nomme joliment en français savant «diverticules hépato-pancréatiques».

Un de mes voisins, lors d'un repas de mariage, me confia qu'il aurait préféré un bon repas de tripes, les *sklipoù*, accompagnés de pommes de terre. Une nourriture de chrétien, quoi !

Parmi ces fruits de mer se trouvaient les «huîtres», présentées sur des herbes étranges, noirâtres et élastiques, que certains paysans connaissaient comme engrais pour les champs, comme fumier. Lorsque le couteau s'approche de la masse molle, visqueuse, verdâtre, bordée de cils, contenue dans ces étranges pierres, on peut la voir se contracter ! Comme me le disait ma tante (de Hanvec 29) : *Ec'h ! an traoù-se zo bev tout en ho kof* : «Pouah ! ces choses sont toutes vivantes dans votre ventre» ! Et certes je préfère ne pas penser à l'agonie de ces mollusques nageant dans l'acidité des sucs gastriques de l'estomac ! Je tiens à vous rassurer, j'aime bien les fruits de mer, mais je comprends qu'ils aient été longtemps boudés et il serait intéressant de savoir s'ils se trouvent souvent aujourd'hui sur les tables du monde rural.

Cependant les huîtres sont consommées depuis toujours. Sans remonter aux temps préhistoriques, signalons que les huîtres de Cancale étaient expédiées deux fois par semaine, d'environ 1559 à 1789, pour la table du roi, avec, pour compensation «le droit d'élever le papegai ou papegault» (27). L'exportation des huîtres de Cancale se faisait soit cuites, par bêtes de sommes, soit dans leurs coquilles, placées dans de l'eau de mer au fond de bateaux spéciaux et expédiées vivantes à Caen, à Rouen et à Paris aussi (28). Guillaume Rondelet, au xvi^e siècle, mentionne la qualité des huîtres de Bretagne : «On loue celles de Bretagne sur toutes les autres. Celles de Saintonge ont vn goust vn peu plus salé é piquant. Celles de Bourdeaux sont estimées les meilleures apres celles de Bretagne.» (29). Le

(27) Cf. *Le Fureteur breton*, t.IV, n°22, avril-mai 1909, p. 151.

(28) Voir H.-F. BUFFET, *En Haute-Bretagne*, 1954, p. 177-179, où l'on trouvera d'autres détails sur les huîtres.

(29) G. RONDELET, *La seconde partie de l'Histoire entière des poissons...* Lion, 1558, p. 27-28.

Pelletier, moine bénédictin à Landévennec, originaire du Mans, écrivait, vers 1700, qu'elles étaient cuites dans des coquilles Saint-Jacques (30). Il précise : «Les pauvres font cuire des huîtres sur les charbons dans ces coquilles où ils mettent un peu de beurre pour assaisonnement. D'autres que les gueux font à plaisir cette espèce de ragoût» (31). La cuisson des huîtres est revenue à la mode.

Relevons pour finir un proverbe vannetais ironique *Bernig ha bleu-benal / Er matan treu zou ar en doar* «Les patelles et les olives (genre de coquillages), / Les meilleurs mets qui soient sur terre» (32) !

La viande d'âne

L'âne semble avoir été rare dans le pays bretonnant. Le bénédictin Le Pelletier disait, vers 1700 : «Les ânes sont si rares en Basse-Bretagne que je n'en ai jamais vû en plus de 20 ans que j'y ai demeuré», et il ajoutait avec humour «Je parle des ânes à 4 piez» (33). La viande d'âne est cependant mentionnée dans un proverbe vannetais où elle est considérée comme d'une qualité très médiocre : *Guel un tam ag ur men / Aweit dek ag un azen* «Mieux vaut un seul morceau d'un chevreau / Que dix d'un âne» (34).

Quelques boissons peu prisées

La bière

Des brasseries sont installées en Basse-Bretagne dès le XVII^e siècle. Pourquoi la bière n'est-elle pas devenue populaire ? L'orge est une céréale du pays. Le houblon, dans la mesure où il était utilisé, devait être rare. Quoiqu'il en soit, c'est le cidre, qui n'est pas plus ancien, qui va devenir la boisson nationale. Peut-être était-il plus facile de trouver des pommes et de faire des presses pour avoir du cidre. Quoiqu'il en soit j'ai entendu utiliser, pour la bière, le terme péjoratif de *staot kezeg* «du pissat de jument», sous-entendu liquide jaunâtre moussant.

(30) LE PELLETIER, *Dict. étym. du breton*, ms., 1716, p. 459.

(31) *Idem* p. 1066.

(32) Recueilli à Pluvigné, cf. P. LE GOFF, *Proverbes...*, Vannes, 1912, p. 43 n° 33 – et en note «Ironique sans doute pour dire *er peuran tra* [les mets les plus pauvres]. L'auteur traduit «Bernicles et moules» ce que j'ai cru devoir corriger. Le mot *bleu-banal* «fleurs de genêt» désigne l'olive (*Donax*), coquillage jaunâtre dont la forme rappelle la fleur de genêt.

(33) *Dict.*, p. 102. Voir aussi mon article dans *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. 60, 1983, p. 94.

(34) P. LE GOFF, *Proverbes...*, Vannes, 1912, p. 42, n° 27.

Le thé

Et puisque nous parlons de noms plaisants, signalons que la Basse-Bretagne boit beaucoup de café, autrefois généralement augmenté de chicorée. Ce café, lorsqu'il est très léger, est dit *kafe seurez* «du café de bonne sœur», et lorsqu'il est corsé il devient *kafe marc'h* «du café de cheval», le cheval étant associé à l'idée de la force : *kreñv evel ur marc'h* «fort comme un cheval». Par contre le thé est pratiquement inconnu et cette boisson ne semble pas avoir attiré les bretonnants ; j'ai entendu surnommer cette eau chaude et jaunâtre *staot-saoz* «du pissat anglais»...

Aliments et croyances populaires

Les anatifes et les bernaches

On sait que le vendredi, jour de jeûne, on mangeait du poisson. Sous ce terme on englobait tous les animaux marins, les coquillages et même les oiseaux. C'est toujours le sens premier du mot breton *pesked*, tout ce qui naît de la mer.

Vous connaissez ces espèces de coquillages, en vérité il s'agit de crustacés, que l'on nomme *anatifes* et que l'on trouve sur les bois flottants en mer, ou la variante dite *pouce-pied*, qui pousse sur les rochers, et dont vous avez peut-être mangé le pédoncule. Une personne âgée du Sud-Finistère m'a confiée que sa mère croyait que les anatifes se détachaient de leur support pour donner naissances aux oies bernaches (35). Il s'agit là d'une croyance très ancienne, connue dans toute l'Europe. Aldrovande (1522-1605) dans son grand ouvrage *Historia Naturalis* donne deux dessins. Sur le premier on voit un arbre, comme un saule, dont les fruits sont les anatifes. Sous cet arbre, une étendue d'eau où nagent de jeunes canards. Sur la seconde image, on voit un anatife se transformer en oiseau. Les noms scientifiques donnés par Linné, au XVIII^e siècle, rappelle cette croyance : *Lepas anatifera*, *Lepas anserina* sont composé de *anas* et *anser*, les noms latins du canard et de l'oie, et de *ferere* «porter».

Les gens ont été trompés par la forme des anatifes, qui sont comme des fruits attachés par leurs queues à un morceau de bois. Guillaume Rondelet (36), au XVI^e siècle, les nomme «glans de mer» car ils sont semblables, dit-il, aux glands du chêne. Comme on ne trouve jamais dans nos pays d'œufs de bernaches, on a cru que les anatifes étaient ces œufs. C'est pourquoi l'on trouve dans plusieurs langues le même nom pour l'anatife et

(35) Voir mon article en breton, «*Krogenn pe labous ?*», dans *Sturier Bleimor*, n.34, 1965, p. 28-29.

(36) *Op. cit.*, p. 21.

la bernache, ou encore pour l'anatife et la macreuse, autre oiseau maritime. Cette croyance est attestée en Bretagne en 1636, car Dubuisson-Aubénay (37) parle de divers oiseaux dont «un cravant ou cane nonnette (...) Cette cane naît de pièces de bois et de navire brisés ou pourris en mer». Le breton dispose de plusieurs mots pour désigner les anatifes, dont certains comme *garelled* désignent les crustacés ainsi que les oiseaux. Inutile de dire que l'Église autorisait à manger et l'oiseau et ses œufs supposés. Sauf erreur de ma part, la loutre (*dourgi* ou *ki-dour* en breton «chien d'eau») était également une nourriture de carême.

Les anguilles et les hydrophiles

Parmi les poissons qui étaient consommés il faut citer l'anguille, que l'on conservait en la salant. Nous venons de voir que l'on a essayé d'expliquer l'apparition des bernaches. L'anguille, *ar silienn*, apparaît également en Bretagne uniquement sous forme adulte. À l'époque, on ne connaissait pas l'étrange voyage qui amenait ce poisson dans la mer des Sargasses. Aussi a-t-on cru que les anguilles naissaient des hydrophiles. Quiconque a été chercher de l'eau dans les fontaines connaît deux types de coléoptères, deux grands insectes noirs. L'un, le *dytique*, avance en ligne droite (38). Ses pattes se meuvent simultanément, comme des rames. C'est un féroce carnassier de 3 à 4 cm. L'autre insecte, un peu plus grand, jusqu'à 5 cm de longueur, nommé *hydrophile*, nage plus mal. Il avance en zig-zags, ses pattes travaillant alternativement. L'allure sinueuse de ce gros insecte aquatique qui vit dans les trous d'eau, là où justement se trouvent les anguilles, a fait croire que ces dernières en étaient issues. D'où les noms bretons *tad-silioù* «le père des anguilles», *marc'h-silioù* «cheval (= ? qui porte, géniteur) des anguilles», à côté du nom *c'hwil-silioù* «le coléoptère aux anguilles». Cette croyance est certainement connue hors de Bretagne. E. Rolland, dans son article «Hydrophile et dytique», donne le nom français *coq anguille*, recueilli à Bayeux ; Pluquet, ce qui est plus intéressant, signale qu'en Sardaigne on croit que cette insecte donne naissance aux anguilles, aussi l'appelle-t-on *mamma de sas ambiddas*, c'est-à-dire «la mère aux anguilles» (*Flore populaire*, t. 3, p. 325). On dit qu'on trouve cet insecte dans les points chauds de la rivière, là où on allait laver.

Il semble bien que l'on ait étroitement associé les anguilles, les fontaines et les hydrophiles. E. Ernault écrit : «À Saint-Cast, on dit que «les anguilles sont les mères des fontaines» (Sébillot, *Trad. et superst. de la Haute-Bretagne*, II, 274). Une idée semblable peut se trouver dans l'expression *mamen deur* «source d'eau», qui à Stival désigne l'hydrophile, grand coléoptère aquatique.» (E. Ernault, *Revue celtique*, t. 27, 1906, p. 252).

(37) *Itinéraire de Bretagne en 1636*, Nantes, 1902, t. 2, p. 15-16.

(38) J'ai relevé le nom de *c'hwil-dour* «scarabée d'eau» à Pont-de-Buis.

Signalons que la naissance des anguilles a reçu une autre explication par confusion entre anguille et serpent. Un cultivateur de Châteaulin affirmait, au début du siècle, qu'en mettant un crin de jument blanche dans l'eau on voyait ce crin se transformer en anguille (39). Mais il faut lire «serpent». La croyance aux «crins-serpents» était fort répandue en Bretagne et hors Bretagne. Le Pelletier, vers 1710, écrivait : «J'ai entendu dire à un de mes confrères, qui aime les expériences des effets de la nature, et qui les examine attentivement, qu'il a vû de petits serpens naïtre des crins de cheval tombez et comme pourris dans l'eau corrompüe» (40). D. Giraudon a relevé, de nos jours, pour le Trégor, la croyance suivante : si un crin de la queue d'une jument blanche en chaleur tombe dans l'eau «brûlante» (41) d'une prairie acide (*dour-skaot ur prad put*) ou dans une fontaine, il se transforme en vipère, on le voit frétiler dès son contact avec l'eau (42). Dans le secteur de Plouigneau, ce phénomène se produit lorsqu'une jument venant d'être saillie perd un crin de sa queue en traversant un gué. Cette croyance étrange a été expliquée par F. Guéguen : «Il existe dans les eaux courantes, et parfois dans les abreuvoirs, des vers filiformes, brunâtres et semi-transparent, dont la dimension et la consistance rappellent celle d'un fort crin de cheval ou mieux d'une fine corde à violon. Ces vers sont souvent enroulés, à leur extrémité postérieure, à la façon du spiral d'une montre, comme le serait un crin étiré par arrachement. (...) Il me paraît très vraisemblable d'admettre que des gordius [nom de ces vers], trouvés dans des abreuvoirs ou des auges où se désaltèrent les chevaux, aient été pris pour des éléments détachés de la crinière de ces solipèdes, et transformés en «serpent» au contact de l'eau. La ressemblance entre les gordius et les crins est telle (dimension, couleur, consistance élastique) qu'en Indre-et-Loire, où l'on connaît l'existence de ces vers, on les nomme crinons (...) Les guérisseurs, après avoir fait légèrement dessécher les gordius, les mettent dans une fiole d'eau, où le regonflement de leurs tissus les fait exécuter des mouvements hygroscopiques. La transformation des crins de cheval en serpents se trouve ainsi réalisée – aux yeux d'une clientèle

(39) Voir le *Fureteur breton*, t. 5, 1910, p. 46.

(40) *Dict.*, p. 255. Voir mon article dans *MSHAB*, t. 60, 1983, p. 95.

(41) D. GIRAUDON, *op. cit.*, p. 76. L'auteur traduit par «eau stagnante» ce qui n'est pas très exact. *Dour-skaot* se trouve dans des phrases comme *ar pradoù fall, broenn ha dour-skaot enno* «les mauvaises prairies avec des joncs et l'eau «skaot». L'abbé Lec'hvien traduisait mieux *dour-skot* par «eau des prairies froides» (VALL. TREG. ms. 764). C'est le terme *skaot* qui permet de mieux définir cette eau : il s'agit d'une «eau acide, qui brûle toute végétation» (*skaotañ* veut dire brûler par de l'eau brûlante, des orties, le soleil, etc...), qui «brûle» la terre comme le fait l'eau ferrugineuse qui reste stagner. On dit aussi qu'une terre est brûlée (*skaotet*) lorsqu'elle a été couverte par la mer. Le goémon cueilli en octobre peut brûler (*skaotañ*) la terre car il ne contient pas d'huile.

(42) *Ma kouezh reunenn lost ur gazeg wenn o c'houl' marc'h e-barzh dour-skaot, pe 'barzh ur feunteun, e teu da vezañ un naer. Ibid.*

crédule» (43). Ce n'est pas toujours les crins qui sont mentionnés. Selon Sébillot, ce sont les cheveux de femme, en Poitou et en Écosse, qui se transforment en serpents. Ch. Pinet raconte qu'il en était de même à Rostrenen où sa femme, étant fillette, voulut un jour laver ses cheveux dans la rivière, près du pont. Les laveuses la chassèrent violemment en s'écriant : «Vous allez encore peupler notre eau de serpents !...». Ceci évidemment n'est pas sans évoquer le mythe grec des Gorgones aux cheveux entrelacés de serpents (44). Gaston Esnault, toujours au sujet de la croyance des «crins-serpents» mentionnait un texte drôlatique mettant en scène des étudiants de 1869 et la faculté de Lambézellec qui avaient découvert une nouvelle source de maladies dans les fontaines : «Mais, malheureux ! vous n'avez rien vu de particulier dans votre fontaine ? – Si un crin de cheval. – Vous avez un serpent dans le ventre. Malheureux ! ce crin de cheval s'est transformé en serpent. Nous guérissons heureusement ce genre d'affections».

Des conseils de santé dans un texte populaire (1712 ?)

Je n'ai pas utilisé les textes littéraires, mais je ne peux m'empêcher, pour terminer, de citer un passage curieux et instructif. Parmi les petits ouvrages en breton vendus dans les campagnes, il en existe un qui contient un texte satirique de 1086 vers octosyllabiques. Mentionné en 1712 pour la première fois, dans un catalogue de Ploëskuellec, imprimeur à Morlaix, il sera souvent réédité. On le trouve en 1746 dans le catalogue de Perier, imprimeur à Quimper. Toujours dans cette ville, lors de l'inventaire de l'imprimerie Blot (45), en 1777, il restait 550 exemplaires de ce livret. Deux ans après, en 1779, la veuve donnait une nouvelle édition, ce qui amène à penser que l'on vendait environ 250 exemplaires par an. Quoiqu'il en soit l'ouvrage sera réédité jusqu'en 1900 par plusieurs imprimeurs : Ledan, Derrien, Guilmer, Haslé, Desmoulins.

Nous utiliserons ici la plus ancienne édition connue, imprimée en 1779 par la veuve Blot. Le texte breton est de bonne qualité, contrairement au titre : *Collocou familier etre un Den Curius hac un Den Expert*, titre long (46) que l'on peut traduire par «Entretiens familiers entre un expert

(43) *Le Fureteur...*, op. cit., p. 46-47. Sur cette croyance voir t. 5, p. 44-47, 94-95, 115, 140.

(44) *Ibidem*, p. 115.

(45) Voir *L'imprimerie-librairie Blot à Quimper en 1777*, par J.-L. LE FLOC'H et Gw. LE MENN, dans *MSHAB*, t. 62, 1985, p. 171-172, et mon article sur les catalogues des libraires, dans *MSHAB*, t. 62, 1985, p. 305, 309.

(46) *Kollokou familier etre un Den Curius hag un Den Espert war an abuzoù komun da bep Stadoù a weler a raer e-touez a pep seurt tud a Vreizh-Izel, hag e lec'h all. Dediët d'ar Vretonet gant ur mignon dezho, hep intañsion da chokiñ den e partikulier.*

et un curieux sur les abus communs à toutes les conditions sociales que l'on voit parmi toutes sortes de gens de Basse-Bretagne et d'ailleurs. Dédié aux Bretons par un de leurs amis, sans l'intention de choquer personne en particulier.»

Ce texte (47), dont l'auteur est inconnu, fait en effet le procès des différents métiers ou fonctions, avec, pour commencer, une critique du clergé. On y trouve aussi un curieux passage où l'expert donne des conseils de santé, et met son interlocuteur en garde contre les médecins. On y relèvera entre autres l'interdiction de manger des champignons, des coquillages et des escargots, considérés comme des impuretés de la terre.

An Den kurius

(...) M'am be yec'hed e ven kontant,
Mes klañvus on, ha ne on (= ouzon) ket
Pe ouzh piv (48) goulenn remede.

An Den espert.

Mar ec'h eus c'hoant da vevañ pell
Ha kaout yec'hed bete mervel,
Sede amañ petra 'rankez
Da observiñ 'hed da vuhez;
Eus da wele kent ma sivi (= savi),
Pasa, krañcha ha c'hwez da fri,
Komer (= kemer) da sae ha kae buan
En ul lamm krenn a-dost d'an tan
Evit komañ en em gempenn,
Gwalc'h da vizach ha krib da benn,
Ha na lez ez fri netra lous,
Nag ez taoulagad tamm pikouz,
Riñs naet da vizach ha da zent,
Ha naeta tout eus a bep hent,
A-barzh ez korf ma'z ay netra,
Gra da zour ha kae da blegañ,
Goude purjiñ da vouzelloù,
Gwelc'h da zaouarn ha da c'henoù,
Komer, goude sevel mintin,
Un tamm bara hag ul lomm gwin,
Sorti abred mar bez kaer, (49)
Glav pe avel, chom er gêr,
Pa zistrei (zistroi) goude pourmen,
Laka evezh oc'h yenijenn,
Mar de' yen ha kriz ar gouañ(v),
Da gof oc'h taol, da gein d'an tan.

Le curieux

(...) Si j'ai la santé je serai content,
Mais je suis sujet à la maladie et je ne sais pas
À qui demander remède.

L'expert

Si tu désires vivre longtemps
Et avoir la santé jusqu'à la mort,
Voici ce que tu dois
Observer tout le long de ta vie.
Aussitôt que tu te lèveras du lit
Tousse, crache et mouche-toi
Prends ton vêtement et va vite,
En un bond, près du feu.
Pour commencer à t'arranger
Lave ton visage et peigne-toi
Et ne laisse rien de sale dans ton nez
Ni dans tes yeux aucune chassie
Rince-toi proprement le visage et les dents
Et nettoie tout de toute les manières.
Avant que rien n'aïlle dans ton corps
Fais ton eau (urine) et va plier (chier)
Après avoir purgé tes boyaux
Lave-toi les mains et la bouche.
Prends après le lever matinal
Un morceau de pain et une goutte de vin
Sors tôt s'il fait beau,
S'il y a pluie ou vent reste à la maison.
Quand tu reviendras de promenade
Fais attention au froid.
Si l'hiver est froid et cruel
Ton ventre contre la table, ton dos au feu.

(47) J'ai modernisé l'orthographe des extraits donnés ici (p. 16-23 de l'original) et parfois modifié l'accentuation. On trouvera le texte original dans l'édition que je prépare de ce livre.

(48) A prononcer en deux syllabes ?

(49) Ce vers et le suivant comportent sept syllabes. Il s'agit peut-être d'un proverbe populaire.

E pep amzer bez soursius,
 Da bourvezñ boued yec'hedus,
 Bevin, houad, leue, yar ha maout, (50)
 A zo mat, ma c'hellez o c'haout,
 Ar c'hig-moc'h-sall asezonet
 A lezi gant an hailhoned,
 Rak ar gwellañ tamm pa goust ker (51)
 A ro degout gant an amzer.
 Pa vez da gorf bouetet mat,
 Gra eksersis ha lez ar plad,
 Ha na ra ket, laka evezh,
 Daou repas bras en un devezh :
 Na zebr james kebell-touseg,
 Pesked-kregen nag ar melc'hwed, (52)
 Na morilhez na mouseron,
 An traoù-se tout zo ampoezon,
 Viltansoù int eus an douar
 A zo noazus da nep o c'har;
 Ev da win pur ha'z soubenn tomm,
 Ha pep hini dioc'h da ezhomm,
 Anez kaout gout na zebr netra,
 Delc'h apetit bepred un dra,
 Ekses debriñ, ekses evañ,
 N'eus ket a gas pe eus (53) a dra,
 A ra da vui a dud mervel
 Evit ne lazher e brezel,
 Na zebr nemeur a wadegenn,
 Nebeutoc'h c'hoazh a silzigenn,
 Mes n'eus ket a gas pe da eur
 Eus a fourmaj na zebr nemeur,
 Pebr gant gwinegr n'en de' ket mat
 Da goñserviñ un estomak, (54)
 Hag ar butun a ra diaes
 Da gemeret re alies,
 Ar pesked mat da zeiz vijel,
 Ne ranker ket o dilezel,
 Mes a nep seurt eus a besked
 James en deiz na ra daou bred,
 Ar vioù fresk dioc'h an noz (55)
 Zo yac'hedus (= yec'hedus) a-barzh repoz,

À tout moment soit soucieux
 À t'approvisionner de nourriture saine.
 Bœuf, canard, veau, poule et mouton
 Sont bons, si tu peux en avoir.
 Le lard assaisonné
 Tu le laisseras aux mendiants.
 Car le meilleur morceau, lorsqu'il coûte cher,
 Donne le dégoût avec le temps.
 Quand ton corps est bien nourri
 Fais de l'exercice et délaisse le plat,
 Et ne fais pas, prends y garde,
 Deux grands repas en une journée.
 Ne mange jamais de champignons
 De coquillages ni d'escargots
 Ni de morilles, ni de mousserons,
 Ces choses-là sont toutes des poisons
 Ce sont des saletés de la terre
 Qui sont nuisibles à ceux qui les aiment.
 Bois ton vin pur et ta soupe chaude
 Et (prends) de chacun selon tes besoins.
 À moins d'en avoir envie ne mange rien,
 Conserve toujours l'appétit d'une chose,
 L'excès de nourriture, l'excès de boisson,
 Peu importe de quoi que ce soit
 Font mourir plus de personnes
 Qu'il n'en est tué à la guerre.
 Mange peu de boudin
 Et encore moins de saucisses
 Mais peu importe à quelle heure
 Mange peu de pâté
 Le poivre avec le vinaigre ne sont pas bons
 Pour conserver un estomac,
 Et le tabac indispose
 Si on le prend trop souvent.
 Les bons poissons le jour d'abstinence
 On ne doit pas les délaissier
 Mais d'aucune sorte de poissons
 Ne fais jamais deux repas dans la journée.
 Les œufs frais le soir
 Sont profitables pour la santé avant de se reposer

(50) Le mot *houad* ne se trouve pas en 1779 où le vers est de 7 syllabes comme le vers suivant (où *ma c'hellez Kaout* a été corrigé en *ma c'hellez o c'haout*). S'agit-il d'un proverbe populaire ? Le mot *houad* se trouve dans des éditions postérieures.

(51) Le mot *rak* manque dans l'édition de 1779. Il se trouve dans des éditions postérieures.

(52) Relever la rime imparfaite : -eg / -ed.

(53) Le texte de 1779 donne *emeus*.

(54) Relever la rime imparfaite : -at / -ak.

(55) Le vers est trop court à moins de lire *di-oc'h*.

Gant e neuio ar veleien (56)
 E-barzh er vi war al lezenn,
 Pa o c'hivi (c'havi) poazhet tano,
 Ev oc'h da benn hep e vano : (57)
 Na zebr netra na ve paret,
 Rak an traoù kriz zo re galet
 D'hon estomak da zijeriñ,
 Ha na ranker ket o debriñ,
 Rak-se 'ta laka evezh pizh
 Na zebri re eus a frouezh kriz,
 Na saladen nemeur a dra,
 Rak debriñ kalz ne dal netra,
 Pa zebri boued, kemer amzer,
 Na zebr tamm nemet dre voder,
 Ma c'hallo kent arre debriñ
 Da estomak peurzijeriñ,
 Ha mar fell dit kaout plijadur,
 O tebriñ boued hervez natur,
 Ro spas d'an dent etre pep tamm,
 A-barzh kregiñ a-nevez-flamm,
 Ar sukr zo mat war al laezh gwenn,
 Gant an aval, gant ar berenn,
 Gant ar pechez, gant ar sivi,
 Gant ar framboez pa o c'hivi (c'havi).
 Eus a rezin na kerezenn
 Na lonk ar maen nag ar c'hroc'hen,
 Nemet sec'hed pe naon az pe,
 Na zebr tamm na ne ev banne,
 N'en em garg re eus a netra,
 Ispisial eus a vara.
 Kerkoulz en hañv hag er gouañ(v)
 Na zebr nemeur a dra d'az koan,
 Eus a soubenn hag a ragout
 Debr un nebeud, pe lez-hi tout.
 Goude da lein chom e renoz,
 Goude da goan kerzh bete'n noz;
 D'ar mintin kae d'ar menezioù,
 D'an abardaez d'an disheolioù,
 Na gerzh re vuan na re c'horrek, (58)
 Kae d'ar paz ha lez ar redek, (59)
 Bete c'hwez e c'hellez bale,
 Nemet da roched a dreushe,

À condition que baignent les jaunes
 Dans l'œuf sur le bord.
 Quand tu les trouveras mollets
 Avale sans qu'il n'en reste (?)
 Ne mange rien qui ne soit cuit à l'eau
 Car les choses crues sont trop difficiles
 A digérer pour notre estomac
 Et on ne doit pas les manger.
 Aussi fais très attention
 De ne pas trop manger de fruits crus
 Et très peu de salade
 Car manger trop ne vaut rien.
 Quand tu mangeras, prends ton temps
 Ne mange rien sinon avec modération
 Afin que puisse, avant de manger de nouveau,
 Ton estomac complètement digérer.
 Et si tu veux avoir du plaisir
 En mangeant de la nourriture selon la nature
 Laisse du temps aux dents entre chaque morceau
 Avant d'en reprendre de nouveau.
 Le sucre est bon sur le lait blanc
 Avec la pomme, avec la poire,
 Avec les pêches, avec les fraises,
 Avec les framboises quand tu en trouveras.
 Du raisin ni de la cerise
 N'avale le noyau ni la peau.
 A moins que tu n'aies soif ou faim
 Ne mange rien et ne bois goutte.
 Ne te bourre d'aucune chose
 En particulier de pain.
 Aussi bien en été qu'en hiver
 Mange peu à ton souper.
 De la soupe et du ragoût
 Manges-en un peu ou laisse les entièrement.
 Après ton déjeuner repose-toi
 Après ton souper marche jusqu'à la nuit.
 Le matin va vers les hauteurs
 L'après-midi à l'ombre.
 Ne marche ni trop vite ni trop lentement
 Va au pas et délaïse la course.
 Tu peux marcher jusqu'à la transpiration
 À condition que ta chemise ne soit traversée

(56) Ce vers et le suivant ne sont pas clairs. Le texte de 1779 écrit *Veleien* et *Lezenn*, avec des majuscules ce qui fait penser au breton (*ar*) *veleien* «les prêtres» et *lezenn* «loi». Ces mots se retrouvent dans des éditions postérieures mais sans majuscules. Il semble que *veleien* soit une coquille ou un mot inconnu qui désigne un ou des jaunes d'œuf (pour **vele-nenn* (non attesté) ou pl. de **meleg* ?), et que ce jaune d'œuf doit «nager» sur le bord (*lezenn* en br.) dans l'œuf (signe de fraîcheur ?).

(57) Ce vers est également obscur. On attendrait *hep na vanfe*.

(58) Ce vers est trop long.

(59) L'édition de 1779 donne galop (rimant avec *c'horrek*).

Ha na souffr ket war da groc'hen
 Re a dommder na yenjenn,
 Ha cheñch liñjeri alies,
 Pe(o)tramant e vezi diaes, (60)
 Goude mis Ebrel, da fin Eost,
 Da dan ebet ne di ket tost,
 Krog er voutailh (= voutailh) hag er werenn,
 Aesoc'h ' vizi an drederenn (61),
 Goude miz Eost bete miz Mae,
 Ev ar gwin gant nep her pae, (62)
 Goude kreisteiz lez ar c'houked,
 Deut hanter-noz ne veilhi ket,
 Rak n'e' ket yac'hus beilhañ pell,
 Sevel mintin a zo kalz gwel.
 A-c'hwen da groc'hen na gouski
 Ha nebeutoc'h c'hoazh war da fri.
 War da gostez chom er gwele
 War an eil tu pe egile.
 Mar ez pezh c'hoant d'en em walc'hiñ
 En dour klouar (63) en em liqui,
 Gant an dour yen gwelc'h da zaouarn,
 Nompas da benn na da zivskouarn.
 Mar dez er beñ, sorti abred,
 Chom pell en dour ne renquer ket,
 Kendalc'h da dreid ha da benn tomm
 Ha netra ken ne 'c'h eus ezhomm.
 Ma ro da gof dit nep enkreuz,
 Na zale ket na di war vaez,
 En em riñs tout eus a bep hent,
 Hep miret dour, avel na gwentl,
 Pa vez brumenn a-hed an noz,
 Dalc'h da di warnout serret kloz,
 Ha laka evezh war an holl
 Oc'h an erc'h, heol meurzh, avel foll,
 War an deiz lez ar c'houked, (64)
 Chom ez kador, na c'hourvez ket.
 Pa vez tommder e-kreiz an hañ(v),
 Chom en disheol da ehanañ,
 Hag efort ebet mir na ri,
 Nag o redek nag o c'hoari,
 Lez a-gostez ar prosezoù,
 Pep seurt disput ha kerelloù,
 Bev disoursi hag hep chagrin,
 Tristidigezh a zo malin,
 Hac a zo kaoz, hervez ar brud,

Et ne tolère sur ta peau
 Trop de chaleur ni de froidure,
 Et change souvent de linge
 Autrement tu te sentiras mal.
 Après le mois d'avril, jusqu'à la fin d'août,
 Tu ne t'approcheras d'aucun feu
 Prends la bouteille et le verre
 Tu seras plus à l'aise dans la troisième partie :
 Après le mois d'août, jusqu'au mois de mai,
 Bois le vin avec celui qui le paie
 Après midi délaïsse le sommeil
 Minuit arrivé tu ne veilleras pas
 Car il n'est pas sain de veiller longtemps
 Se lever tôt matin est bien préférable.
 Tu ne dormiras pas sur le dos
 Et encore moins sur le nez.
 Reste dans ton lit sur le côté,
 (Que ce soit) sur un côté ou sur l'autre.
 S'il te prend l'envie de te laver
 Tu te mettras dans de l'eau tiède
 Avec de l'eau froide lave-toi les mains
 Mais pas la tête, ni les oreilles.
 Si tu vas au bain tu dois en sortir sans tarder :
 On ne doit pas rester longtemps dans l'eau.
 Conserve-toi les pieds et la tête au chaud
 Et tu n'as besoin de rien de plus.
 Si ton ventre te donne quelque douleur
 Ne tarde pas d'aller faire tes besoins
 Rince-toi de toutes les façons
 Sans conserver d'eau (urine), de vent ni de coliques.
 Quand il y a de la brume toute la nuit
 Tiens ta maison fermée avec soin
 Et fait attention par-dessus tout
 À la neige, au soleil de mars, au vent fou.
 Pendant la journée délaïsse le sommeil
 Reste sur ta chaise, ne t'allonge pas.
 Quand il y a de la chaleur au milieu de l'été
 Reste te reposer à l'ombre,
 Et veille à ne faire aucun effort
 Ni en courant ni en jouant.
 Laisse de côté les procès
 Toutes les sortes de disputes et de querelles.
 Vis sans souci et sans chagrin,
 La tristesse est chose maligne
 Et qui est la cause, selon l'opinion générale,

(60) *Peotramant* est à lire en trois syllabes.

(61) Il semblerait qu'il s'agisse du trimestre.

(62) Le vers est trop court d'une syllabe.

(63) Mot qui manque dans l'édition de 1779. Les éditions A et B proposent une autre correction : *E-barzh en dour*.

(64) Vers trop court d'une syllabe.

Da abrejñ buhez an dud;
 Ha mar fell dit bevañ eürus,
 Deus da hentñ an dud joaius,
 Ha na implij, mar kredez din,
 Apotiker na Medisin,
 Rak ma kerez en em regliñ,
 Ken en evañ, ken en debrñ,
 Ken en repoz, ken en ober,
 A Vedisin ne 'c'h eus afer,
 Rak peurvuiañ an ekseñsiou
 A zo kaoz d'hor c'hleñvedoù ; (65)
 Pe te zo yac'h, pe te zo klañ(v),
 Laka evezh da vihanañ
 Penaos an holl Vedisined,
 Ar re wellañ tout a gavfed,
 Ne reint ket d'an nep o galvo
 Remed ebet oc'h ar maro,
 Rak kement int gwitibunan
 E renkont mervel o-unan,
 N'eus Medisin e-barzh er vro
 Pep keloù mat d'an holl na ro,
 Ha na bromet ober pare
 Eus o c'hleñved pa vent dare,
 Purjiñ, gwadañ, reiñ lavamant
 A reint (= roint) d'an holl dioc'h o arc'hant.
 Mes gout penaos na pe da eur
 Reiñ remedoù n'ouzont nemeur.
 Tud abil int war o meno,
 Mes hazard eo fiziout enno.
 Pe te vevo, pe te varvo,
 O faeamant o devezo.
 Par koñsekant, mar kredez din,
 Na fiz biken e medisin.

An Den kurius.

Va bennozh deoc'h, den afisien,
 C'hwi hoc'h eus roet din ar voien (66)
 Da gaout yec'hed alaparfin,
 Hep kaout afer a Vedisin.

De l'abrègement de la vie de l'homme,
 Et si tu veux vivre heureux
 Va fréquenter les gens joyeux
 Et ne fais pas appel, si tu veux mon opinion,
 Au pharmacien ni au médecin
 Car si tu veux bien t'assujettir à certaines règles
 Aussi bien pour la boisson, pour le manger,
 Pour le repos, pour l'action,
 Tu n'as pas besoin de médecin
 Car la plupart du temps les excès
 Sont la cause de nos maladies.
 Que tu sois en bonne santé, que tu sois malade
 Remarque bien au moins
 Comment tous les médecins,
 Les meilleurs que l'on puisse trouver,
 Ne donneront à ceux qui font appel à eux
 Aucun remède contre la mort,
 Car tous, tant qu'ils sont, sans exception
 Doivent eux-même mourir.
 Il n'y a aucun médecin dans le pays
 Qui ne donne à tous de bonnes nouvelles
 Et qui ne promette guérison
 De leur maladie quand ils sont prêts.
 Purger, saigner, donner des lavements
 Ils en donneront à tous selon leur argent
 Mais savoir comment et à quelle heure
 Donner des remèdes ils n'en savent pas grand chose.
 Ce sont des gens habiles, à leur avis,
 Mais il est hasardeux de se confier à eux.
 Que tu vives, que tu meures,
 Ils auront leur salaire.
 Par conséquent, si tu veux mon opinion,
 Ne te fie jamais à un médecin.

Le curieux

Tous mes remerciements, vieil homme,
 Vous m'avez donné le moyen
 D'avoir enfin la santé
 Sans avoir besoin de médecin.

Gwennole LE MENN
 C.N.R.S.

(65) Vers trop court d'une syllabe.

(66) Pour que le vers soit correct il faut lire *roet* en une syllabe.

RÉSUMÉ

Certaines nourritures sont écartées ou peu prisées par les bretonnants : les champignons, les escargots, les grenouilles, le fromage, la viande de cheval, la bière, le thé, etc. On trouvera quelques propositions pour expliquer ces interdits alimentaires ainsi que certaines croyances liées aux champignons, ou à certains animaux comme les bernaches, les anguilles...

Certains de ces interdits alimentaires sont mentionnés dans les conseils de santé donnés par un texte populaire en langue bretonne, des environs de 1712. On en donne le texte breton et sa traduction.